

Quelles que fussent les craintes qui l'avaient tourmentée, madame Voiselle, les vit dépassées mille fois, lorsque quelque temps après elle put voir sa fille. Effarée, glacée, folle, en proie à une inguérissable épouvante, Luce dont la chair de lys était rayée de rouge marbrures, avait gardé l'œil fixe de la Peur. Jusqu'au jour très prochain où elle se coucha pour nourrir, elle ne trouva ni une plainte, ni une larme, hébété, vaincue, sérieuse, et les frissons couraient sur sa peau, comme des ailes visibles. Elle fut délivrée enfin, et jetant un regard indécis sur ses parents agenouillés, elle expira en murmurant un mot, un nom sans doute, qu'on entendit pas. Au cimetière, la douleur de Fulcarade fut épouvantable; il mugissait comme un taureau furieux, s'entraînant les ongles dans la chair, et s'arrachait à pleines mains des poignées de cheveux. Onézime, lui, était tombé inanimé au bord de la fosse. Lorsque, à force de soins, il eut pu le faire revenir à lui, le petit Voiselle, par un effort inouï, le mit debout sur ses pieds, et lui baisant les joues dans un flot de larmes :

— "Viens à la maison, lui dit-il. Tu seras notre enfant."

CHATEAUVERT.

LES FEMMES.

Ecrire sur les femmes, essayer de saisir les nuances variées de leurs mœurs, calquer d'une plume fidèle leurs qualités et leurs défauts, tracer des portraits sans flatterie ou sans injustice, être impartial dans une cause où l'on a toujours plus senti que raisonné, c'est une difficulté entreprise; et, pour s'imaginer avoir réussi, il faudrait assurément être aveuglé par une présomption ridicule qui ne nous égare pas.

Nous avons lu bien des ouvrages sur cette matière délicate, depuis *l'Éducation des filles* de Fénelon, livre excellent, beaucoup trop négligé, jusqu'à *l'Art de consacrer la beauté*, ouvrage généralement plus répandu. Toute notre admiration s'est concentrée sur les tableaux que le dix-septième siècle nous a laissés. Les deux plus grands peintres de la femme, ceux qui en ont le mieux compris l'idéal et le réel, ne le savez-vous pas? Ils se nomment Racine et Molière, Bérénice, Esther, Célime, Elmire, voilà les plus beaux types que nous connaissons en ce genre.

Racine et Molière, venus en un temps où la France réunie sous un grand roi, se reposait dans une espèce de halte magnifique, si nous pouvons nous exprimer ainsi, qui permettait de respirer à son aise, de regarder à côté de soi, et de s'interroger en silence, ces hommes profondément observateurs ont réfléchi les plus saillants aspects du cœur humain.

A Dieu ne plaise que l'avenir nous semble déshérité par leur génie, et que nous croyions même les modèles qui ont posé autour d'eux entièrement disparus de la surface de la terre! Mais, depuis l'époque au sein de laquelle ils ont vécu, la société s'est remise en route vers une autre destination; il faut attendre qu'elle prenne aussi ses heures de repos; elle sera de nouveau analysée d'une façon complète quand elle aura atteint le but auquel elle tend.

Telle nous paraît être la marche de l'humanité, et il serait insensé d'assigner des bornes à cette voyageuse éternelle, qui voit s'étendre devant ses pas une incalculable immensité. Le monde est vieux, disent quelques-uns; le monde a six mille ans! Qui sait si, dans le vœu de la création, six mille ans ne sont pas le premier degré de cette échelle de Jacob qui monte jusqu'à Dieu? Qui sait si ce n'est pas le premier anneau de cette

chaîne d'Homère qui rattache les hommes au ciel.

Les conditions sociales ont changé en France depuis le siècle de Louis XIV, et le caractère des femmes s'en est particulièrement senti. Si, quand il s'agit des mœurs des nations, les grandes divisions que l'on veut établir ne prenaient pas un air paradoxal, parce qu'il se trouve toujours au fond des sociétés un grand nombre d'individus conservant les principes naturels, même aux époques les plus corrompues, et parce qu'il est impossible de tracer une ligne certaine de démarcation entre des siècles dont l'esprit bien souvent se confond, si nous n'étions arrêté par ces considérations, dont les développements nous entraîneraient trop loin, nous chercherions à prouver, en empruntant le témoignage de la littérature, que le caractère des femmes a subi, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, ces trois influences bien tranchées : *Coquetterie, galanterie, passion.*

Si l'on examine la femme d'un point de vue social régulier, chacun de ces états est anormal.

Le coquetisme du dix-septième siècle fut quelque temps décente et noble, et, le dirai-je, elle avait peur d'être sensible, elle redoutait les larmes et les soupirs de l'amour. On sent, par exemple, que Célime appartenait à une époque où d'autres femmes se mouraient élégamment de tendresse; madame de Sévigné était un peu coquette, mais pleine d'honnêteté, de raison, de délicatesse. Cet âge d'or de la coquetterie ne dura pas. L'intrigue et le caprice le remplacèrent bientôt, et donnèrent naissance à la galanterie,

Le dix-huitième siècle enleva à la femme une partie des charmes naturels de son sexe, en lui faisant raisonner ses défauts. Ninon avait formé un grand nombre d'ecolières, et il fallut à la galanterie, pour qu'elle conservât un peu de grâce, les franchises infidélités et les retours naïfs de Mannon Leseaut. Madame Duchâtelet, la marquise du Desfont, mademoiselle de l'Espinasse, madame Geoffrin, qui représentent la société de la fin du dix-huitième siècle, ne sont que des pédantes.

Cependant Rousseau avait publié son *Héloïse*, la phase de la passion se manifestait silencieusement dans les mœurs; le pressentiment des crises sociales faisait battre les cœurs. Lorsque les vieilles institutions craquent et se désorganisent, que les rangs se déplacent sourdement, que les existences sont menacées, c'est l'heure des sympathies, des exaltations, des dévouements, des convenances foulées aux pieds.

Comme ces eaux minérales qui bouillonnent quand l'orage est près d'éclater dans le ciel, une lave intérieure, embrasant les âmes à l'approche des révolutions, déborde bientôt de tous côtés. Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, tous les romans, échauffés par ces secrètes ardeurs, nous présentent des caractères passionnés. Pour ne citer que les livres composés par des femmes, madame de Staël, madame Krudner, madame Cottin, ont puisé à cette source leurs inspirations, et, George Sand est venu plonger ses lèvres dans cette brûlante fontaine, sur le bord de laquelle il ou elle a rencontré la poésie.

Nous avons voulu prendre la femme telle qu'on la trouve dans la marche des siècles et telle que la nature et l'éducation la font, et comme elle se développe, non pas dans une société donnée, mais à peu près dans tous les pays où la civilisation est parvenue à un certain degré de moralité ou de dépravation. En un mot, ce sont des traits généraux que nous avons essayé de ravir à la nature des femmes.

P. L.

EN MÉNAGE.

L'autre jour j'ai parlé du caractère distinctif de l'homme et de la femme. Aujourd'hui je traiterai des rapports qui doivent exister entre eux.

Le mariage étant un pacte moral qui engage l'un envers l'autre deux êtres raisonnables, se liant par des obligations mutuelles.

L'union du mariage ne peut donc être qu'un accord, d'où résulte l'harmonie. Or, dans l'accord, les sons restent distincts tout en s'unissant: chacun conservant sa quantité et sa qualité vaut par soi, outre la valeur acquiert en s'accroissant à d'autres. Mais dans l'accord conjugal ce ne sont point les semblables qui s'attirent; ils se repoussent au contraire comme dans l'électricité, le positif cherchant le négatif, et le négatif cherchant le positif, parce que chacun des sexes aspire à trouver ce qui lui manque dans le terme auquel il s'attache. C'est pourquoi, pour que leur union soit heureuse et bien assortie, il faut non pas les mêmes penchants ou les mêmes qualités des deux parts, mais des différences corrélatives, du plus et du moins en raison inverse, en sorte que chacun apporte à l'autre les qualités qu'il n'a pas.

Une autre condition, c'est que, après l'union et dans la situation qui en résulte, chaque sexe reste à la place que la nature lui assigne et remplisse fidèlement les fonctions qui lui sont dévolues. Par là seulement un rapport vraiment naturel s'établira entre les époux, et le bon ordre affermira leur société. Mais si chacun veut empiéter sur l'autre et usurper son rôle, les choses iront mal, parce qu'elles se feront contre la nature et en dehors de l'ordre. L'homme s'efféminera, la femme prendra de la virilité, et il n'y aura plus dans le fait ni homme ni femme, mais un mariage faussé et une famille mal assise. Chacun des deux sexes prend alors que sa dignité sa véritable valeur, celle que la nature lui a donnée, pour acquiescer une aptitude factice qui lui est contraire. La femme surtout se dégrade par cette déviation. En voulant se faire homme, elle s'annule comme femme; car à mesure qu'elle affecte la force et prétend à la domination du dehors, l'empire du dedans lui échappe, et avec cette empire la véritable influence.

En s'unissant à l'homme, chargé par la nature et par les lois divines et humaines de diriger sa femme, elle s'engage à n'être qu'à lui et elle promet de lui obéir. Elle lui doit la soumission en retour de sa protection et de son soutien, et elle ne peut rien faire qui intéresse la communauté, sans son consentement; car l'homme est son chef naturel. Elle suit la condition de son époux.

L'homme pose sa volonté, dans ce qui l'entoure; la femme pose la sienne dans celle de l'homme, et il fait le plus souvent ce qu'elle désire, en sorte qu'il lui commande ce qu'elle veut. Voilà son empire à elle, et il est d'autant plus assuré qu'elle le laisse moins paraître. Sa place et son rôle sont dans l'intérieur de la maison. Là elle vaut tout son prix et jouit de ses véritables avantages.

Dans l'exercice de son autorité le mari doit, autant qu'il est possible, être d'accord avec sa femme, et n'agir, au moins dans les choses graves, qu'avec son consentement; car il doit à ce consentement le pouvoir dont il est investi dans la communauté, et la femme, en se donnant à lui, n'a aliéné ni sa raison ni sa liberté morale. Elle s'est volontairement associée, et par conséquent elle a le droit de donner son avis dans les affaires de l'association.

Le devoir spécial de l'épouse se ramène à un seul point: soumission à l'époux, et à lui seul, en ce qui concerne leur existence commune. Elle s'est donnée à lui, et sauf ce qu'elle doit à Dieu et à ses enfants elle ne doit vivre que pour lui. Mais cette obéissance n'est point celle d'une esclave ni d'une créature sans raison. Elle exige seulement, qu'en cas de dissentiment, elle se conforme à la